Bertrand DUCCINI

Commentaire de texte
S.Freud, *Deuil et Mélancolie*

12 décembre 2012

Texte

[1] En quoi consiste le travail qu'accompagne le deuil ? Je crois qu'il n'y a rien de forcé à se le re
[2] présenter de la façon suivante : l'épreuve de la réalité a montré que l'objet aimé n'existe plus et
[3] édicte l'exigence de retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet. Là-contre s'élève
[4] une rébellion compréhensible – on peut observer d'une façon générale que l'homme n'abandonne
[5] pas volontiers une position libidinale même lorsqu'un substitut lui fait déjà signe. Cette rébellion
[6] peut être si intense qu'on en vienne à se détourner de la réalité et à maintenir l'objet par une psy
[7] chose hallucinatoire de désir. Ce qui est normal c'est que le respect de la réalité l'emporte. Mais la
[8] tâche qu'elle impose ne peut être aussitôt remplie. En fait, elle est accomplie en détail, avec une
[9] grande dépense de temps et d'énergie d'investissement, et, pendant ce temps, l'existence de l'objet
[10] perdu se poursuit psychiquement. Chacun des souvenirs, chacun des espoirs par lesquels la libido
[11] était liée à l'objet est mis sur le métier, surinvesti et le détachement de la libido est accompli sur
[12] lui. Pourquoi cette activité de compromis, où s'accomplit en détail le commandement de la réalité,
[13] est-elle si extraordinairement douloureuse ? Il est difficile de l'expliquer sur des bases écono-
[14] miques. Il est remarquable que ce déplaisir de la douleur nous semble aller de soi. Mais le fait est
[15] que le moi après avoir achevé le travail du deuil redevient libre et sans inhibitions.

[16] Appliquons maintenant à la mélancolie ce que nous avons appris du deuil. Dans toute une série
[17] de cas, il est manifeste qu'elle peut être, elle aussi, une réaction à la perte d'un objet aimé ; dans
[18] d'autres occasions, on peut reconnaître que la perte est d'une nature plus morale. Sans doute l'ob-
[19] jet n'est pas réellement mort, mais il a été perdu en tant qu'objet d'amour (cas, par exemple, d'une
[20] fiancée abandonnée). Dans d'autres cas encore, on se croit obligé de maintenir l'hypothèse d'une
[21] telle perte mais on ne peut pas clairement reconnaître ce qui a été perdu, et l'on peut admettre à
[22] plus forte raison que le malade lui non plus ne peut pas sentir consciemment ce qu'il a perdu.
[23] D'ailleurs, ce pourrait encore être le cas lorsque la perte qui occasionne la mélancolie est connue
[24] du malade, celui-ci sachant sans doute qui il a perdu mais non ce qu'il a perdu en cette personne.
[25] Cela nous amène à reporter d'une façon ou d'une autre la mélancolie à une perte d'objet qui est
[26] soustraite à la conscience, à la différence du deuil dans lequel rien de ce qui concerne la personne
[27] n'est inconscient.

[28] Dans le deuil, nous trouvions que l'inhibition et l'absence d'intérêt étaient complètement ex
[29] pliquées par le travail du deuil qui absorbe le moi. La perte inconnue qui se produit dans la mélan-
[30] colie aura pour conséquence un travail intérieur semblable, et sera, de ce fait, responsable de l'in-
[31] hibition de la mélancolie. La seule différence, c'est que l'inhibition mélancolique nous fait l'im-
[32] pression d'une énigme, parce que nous ne pouvons pas voir ce qui absorbe si complètement les
[33] malades. La mélancolie présente encore un trait qui est absent dans le deuil, à savoir une diminu-
[34] tion extraordinaire de son sentiment d'estime du moi, un immense appauvrissement du moi. Dans
[35] le deuil, le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie, c'est le moi lui-même.

Introduction

Deuil et Mélancolie, écrit en 1915 et publié en 1917[1], fait partie d'une série d'articles rédigés par Freud dans le but de synthétiser l'ensemble des acquis conceptuels de la psychanalyse. Finalement, seule une partie de l'ensemble sera achevée, constituant un aperçu de l'état de la métapsychologie freudienne après la première guerre mondiale, c'est-à-dire entre le grand texte fondateur de *Pour introduire le narcissisme* (1914), qui vient compléter les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905) dans l'élaboration de la théorie freudienne de la pulsion, et le tournant majeur de 1920. Cette année-là, Freud rédige *Au-delà du principe de plaisir*, qui introduit la dialectique pulsions de vie/pulsions de mort, et il achève d'élaborer sa seconde topique de l'appareil psychique, articulant le ça, le moi et le surmoi (complétée par *Le Moi et le Ça* en 1923). Le texte de *Deuil et Mélancolie* s'inscrit donc dans un moment particulier de l'élaboration par Freud de la théorie de la pulsion, où la question de l'objet est centrale, telle qu'elle se pose dans les circonstances – réelles ou imaginaires – de la perte de l'objet. Ce ne sera que dans le cadre de la seconde théorie des pulsions (pulsions de vie et de mort), que la mélancolie pourra être envisagée par Freud en tant que « pure culture de la pulsion de mort »[2], et que la question de l'objet devient secondaire par rapport à une approche en termes de conflit.

La notion d'objet en psychanalyse s'enracine dans une tradition philosophique qui prend sa source chez Descartes, en ceci que l'objet ne désigne pas nécessairement une chose, un objet réel, mais tout ce qui se donne au sujet comme contenu à appréhender. Pour Freud en 1915 la question de l'objet est comprise à l'intérieur d'une réflexion sur la pulsion (*Trieb*) – ce qui pousse vers l'objet. Le sujet, ici, n'est pas convoqué, mais simplement *représenté* par le « moi ». On sait qu'à cette date, les trois instances de la seconde topique ne sont pas encore totalement élaborées. Depuis les *Trois Essais* (le terme *Trieb* y apparaît pour la première fois sous la plume de Freud), la pulsion est envisagée selon trois pôles : source, but et objet. Or, si la source (somatique) et le but (abaissement de la tension) semblent se comprendre d'un point de vue neurologique, l'*objet* de la pulsion ouvre quant à lui le champ à une épistémologie psychanalytique, résumée par la question : « que veut la pulsion ? ». Comme le souligne Marthe Dubreuil[3], la place de l'objet par rapport à la pulsion s'exprime alors à la fois dans un rapport de contingence et de servitude. L'objet n'est au départ qu'un substitut du corps propre, qui fait sortir le sujet, malgré lui, de l'auto-érotisme. Mais en 1915, avec la scission de la libido en libido narcissique et libido d'objet, et l'élaboration du concept concept d'*investissement*, Freud ouvre la voie à la notion de *relation d'objet*, et à ses deux questions connexes : le « choix d'objet » et la « perte de l'objet ».

Avec *Deuil et Mélancolie*, Freud voulait éclairer l'affection mélancolique à la lumière du processus normal du *deuil.* D'inspiration trop littéraire, trop romantique, le terme de *mélancolie* a

[1] Publié sous le titre *Trauer und Melancholie* dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse.*
[2] S. FREUD, « Le Moi et le Ça » (1923), in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p.298.
[3] M. DUBREUIL, « L'objet, de la relation « avec » à la relation « à », chez Freud », in *Figures de la psychanalyse*, 2009/2 n° 18, p.59.

rapidement disparu des manuels de nosographie psychiatrique. Dès 1913, Kraepelin l'avait incluse dans la catégorie plus large de la « folie maniaco-dépressive »[4]. Aujourd'hui, la ligne « athéorique » des classifications psychiatriques (DSM-IV, CIM-10) a effacé toute référence étiologique psychanalytique, pour ne garder qu'une approche par les symptômes : les troubles bipolaires. Toutefois, qu'elle apparaisse dans le deuil normal ou sous toute autre manifestation dépressive, la question posée ici est celle de la perte de l'objet.

À travers cet extrait, nous envisagerons comment Freud élabore la notion de *travail psychique* du deuil, d'un point de vue économique, c'est-à-dire comment le moi réagit normalement à la perte de l'objet dans le cadre de la théorie de la pulsion. Dans un second temps, nous suivrons la comparaison de la mélancolie avec le fonctionnement du deuil, afin de comprendre comment le narcissisme s'introduit dans la relation d'objet, mettant en jeu, dans une topique étrangère au deuil, les mécanismes de l'identification et de l'ambivalence. Nous serons alors amenés à envisager les éléments de *structure* qui sont interrogés par la question de la perte de l'objet (la mélancolie entre névrose, psychose et perversion). Enfin, pour conclure notre réflexion nous considérerons la perte de l'objet comme venant représenter dans l'*expérience* (réelle ou fantasmatique) l'inscription d'un manque originaire.

Le « travail du deuil »

Freud présente le deuil comme la réaction psychique à un fait advenu dans la réalité : la perte de l'objet aimé (ligne 2). Il met ainsi en scène le « principe de réalité », tel qu'il l'a énoncé en 1911 dans *Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique*. Dans cette perspective, le principe de réalité est ce qui vient organiser le fonctionnement psychique du nourrisson lorsque la satisfaction hallucinatoire du désir échoue. C'est donc une déception qui instaure la réalité comme principe régulateur du psychisme : l'hallucination d'une satisfaction (principe de plaisir) est brisée par l'« épreuve de réalité » (ligne 2).

Selon la théorie freudienne de la pulsion, en effet, le rôle de l'appareil psychique est d'évacuer les excitations afin de satisfaire au principe de constance, qu'il s'agisse d'excitations externes ou internes. Dans le premier cas – excitations esthésiques –, l'appareil psychique réagit par une décharge motrice, tandis que dans le second – les pulsions –, l'intervention d'un tiers est nécessaire car le bébé n'est pas en mesure de satisfaire lui-même ses besoins. Lors des premières satisfactions des besoins du bébé, l'expérience de satisfaction est mémorisée. Par la suite, lorsqu'une nouvelle pulsion prend naissance, étayée sur un besoin d'organe, l'appareil psychique, régi par le processus primaire, procure une illusion de satisfaction. Selon un fonctionnement que Freud suppose comparable à celui de l'arc réflexe, l'excitation suit une voie régrédiente : au lieu de provenir d'un organe perceptif et de suivre son chemin jusqu'à la motricité, l'excitation provient de la perception cœnesthésique d'un besoin d'organe et se dirige vers l'organe perceptif. Le résultat en

[4] Huitième édition du *Lehrbuch der Psychatrie*.

est une perception de satisfaction, d'essence hallucinatoire. Freud explique ainsi dans le *Complément métapsychologique à la théorie du rêve*, que « le rebroussement du cours de l'excitation, du *Pcs*, à travers l'*Ics*, jusqu'à la perception, est en même temps le retour au stade ancien de l'accomplissement hallucinatoire du désir »[5]. Le bébé est donc la proie d'une illusion de satisfaction, et il ressent le plaisir de la satisfaction. Comme cette voie d'évacuation de l'excitation pulsionnelle n'a pas pour effet de supprimer le besoin, elle demande une dépense constante d'énergie. C'est pourquoi le processus secondaire vient ultérieurement prendre le relais, au cours du deuxième semestre de la vie du nourrisson. Soumis au principe de réalité, il met en œuvre un fonctionnement progrédient : une inversion du mouvement régressif vers la motricité volontaire contrôlée par le moi permet d'actualiser le souvenir de l'expérience de satisfaction, par le moyen d'objets extérieurs. La pulsion se trouve donc un objet qui permet d'actualiser la trace mnésique de l'expérience de satisfaction. Le moi cherche à retrouver dans la réalité extérieure l'objet primitivement halluciné, et maintenant devenu représentation. Cette activité de l'appareil psychique représente donc à la fois une première activité de pensée, et le premier mode d'investissement d'objet, que Freud résume ainsi : « la pensée n'est que le substitut d'un désir hallucinatoire »[6].

La question de la perte de l'objet et du deuil présentée dans notre texte ne prend en effet son sens qu'à l'intérieur de la métaphore freudienne de l'*économie* psychique, or qui dit économie dit investissement *(Bezetsung).* Nous pouvons donc envisager l'énergie psychique comme pouvant être investie, attachée selon une charge plus ou moins grande, à une représentation psychique *(Vorstellung),* qui peut elle-même être de deux natures : « représentation de chose » ou « représentation de mot », qui n'ont pas les mêmes places au niveau topique[7]. Dans cette économie, le capital, en quelque sorte, c'est l'« énergie d'investissement » (*Affekbetrag,* ligne 9), et que l'on traduit aussi par « quantum d'affect ». Le deuil est donc une opération économique de retrait de l'affect investi dans une représentation : « retirer toute la libido des liens qui la retiennent à cet objet » (ligne 3). Toutefois, Freud souligne que cette opération est difficile à réaliser, et qu'elle peut aboutir à un *déni de la réalité* : le sujet en vient à « se détourner de la réalité et à maintenir l'objet par une psychose hallucinatoire de désir » (lignes 6-7). C'est-à-dire que le processus primaire reprend le contrôle du moi et maintient l'objet intact selon le principe de la satisfaction hallucinatoire du désir telle que nous l'avons décrite ci-dessus. Le déni s'accompagne alors d'un clivage du moi, car une partie du moi continue toujours de percevoir correctement la réalité (« je sais bien... mais quand même »[8]). Dans le *Complément métapsychologique à la théorie du rêve*, Freud va plus loin

[5] S. FREUD, « Complément métapsychologique à la théorie du rêve » (1915), in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard (Folio), 1968, p.132.
[6] S. FREUD, *L'Interprétation des rêves*.
[7] « Termes utilisés par Freud dans ses textes métapsychologiques pour distinguer deux types de « représentations », celle – essentiellement visuelle – qui dérive de la chose et celle – essentiellement acoustique – qui dérive du mot. Cette distinction a pour lui une portée métapsychologique, la liaison de la représentation de chose à la représentation de mot correspondante caractérisant le système préconscient-conscient à la différence du système inconscient qui ne comprend que des représentations de chose. » (J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, 4è éd., PUF, 2004, p.417).
[8] « Je sais bien... mais quand même » est le titre d'un chapitre du livre d'Octave Mannoni, *Les Clefs pour l'Imaginaire ou l'Autre scène*, publié aux éditions du Seuil en 1969.

PAGE ÔTÉE DE CETTE VERSION

PAGE ÔTÉE DE CETTE VERSION

PAGE ÔTÉE DE CETTE VERSION

PAGE ÔTÉE DE CETTE VERSION

PAGE ÔTÉE DE CETTE VERSION

PAGE ÔTÉE DE CETTE VERSION

préférence au terme freudien de « stade », permet d'envisager non un moment dans le

développement, mais une réponse psychique à une angoisse spécifique. Elle élabore ainsi la « position dépressive » en référence à ce que l'*infans* éprouve lorsqu'il parvient à envisager la mère comme étant totalement séparée de lui-même, juste avant, pendant et après le sevrage. Il accède ainsi à l'éprouvé de la perte quand elle s'absente et disparaît de sa vue. Melanie Klein nous introduit là au cœur de la relation d'objet, au moment où l'on n'a pas encore affaire à la relation du moi avec des objets extérieurs. Dans la continuité des travaux d'Abraham, la pensée kleinienne nous invite ainsi à distinguer les objets « internes » des objets « externes », et à penser l'objet en termes d'« imago », fissurant ainsi la conception cartésienne du sujet et de l'objet[9].

C'est par l'étude de la position dépressive que Melanie Klein en vient à établir une relation structurelle entre dépression et manie : « L'oscillation entre la position dépressive et la position maniaque est un élément essentiel du développement normal. Le moi est amené, par ses angoisses dépressives (sa peur d'une destruction de ses objets aimés et de lui-même), à échafauder des fantasmes de violence et de toute-puissance, tant pour dominer et maîtriser les "mauvais" objets dangereux que pour sauver et réparer les objets aimés »[10]. Quand sa mère disparaît de sa vue, l'enfant imagine que ses pulsions sadiques et destructrices sont parvenues à la détruire. La notion de *réparation de l'objet* devient donc fondamentale dans le processus de perte, de même que le sentiment de triomphe qui accompagne les fantasmes omnipotents de réparation maniaque. Melanie Klein insiste sur le fait que ce sentiment de triomphe « empêche le deuil dans la petite enfance »[11], confirmant l'observation de Freud d'une opposition entre le travail de deuil et la manie. « Le désir de réparation fait partie des réactions *au* deuil mais ne constitue pas le travail de deuil », nous dit Évelyne Sechaud[12]. Le deuil exige en effet une *décomposition* de l'objet, à l'exact opposé de la réparation.

Conclusion : la perte originaire et le manque

Nous entrevoyons donc aisément que la manie n'est qu'une *tentative de subversion*. Elle est vouée à l'échec parce que la toute-puissance réparatrice est un fantasme, mais aussi parce que l'objet est toujours *déjà perdu*. En élaborant la notion de position dépressive, Melanie Klein s'approchait déjà de l'idée d'une perte originaire fondant le mécanisme ultérieur du deuil : « ce deuil précoce est revécu chaque fois que, plus tard, un chagrin est éprouvé »[13]. La position dépressive est « une mélancolie *in statu nascendi* »[14]. Cela rejoint les vues de Freud sur la déception fondamentale ressentie à l'égard de l'objet, une déception qui n'est pas inscrite dans le Réel, mais dans

[9] « Un monde intérieur s'édifie ainsi dans la pensée inconsciente de l'enfant, un monde qui correspond à ses expériences réelles et aux impressions qu'il reçoit des gens et du monde extérieur, mais qui est modifié par ses propres fantasmes et pulsions » (M. KLEIN, *Deuil et Dépression* (1947), Paris, Payot, 1968, 2004, p.79).
[10] M. KLEIN, *Deuil et Dépression* (1947), Paris, Payot, 1968, 2004, p.58-86.
[11] *Ibid*., p.92.
[12] É. SECHAUD, *op. cit.*, p.1375.
[13] M. KLEIN, *op. cit.*, p.76-77.
[14] *Ibid.*

PAGE ÔTÉE DE CETTE VERSION

On comprend alors comment Lacan formule la demande inscrite dans la relation d'amour : « je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ça n'est pas ça »[15]. Il nous explique : « *ça*, vous savez ce que c'est, c'est l'objet *a*. L'objet *a* n'est aucun être. L'objet *a*, c'est ce que suppose le vide d'une demande [...] *Ce n'est pas ça* veut dire que, dans le désir de toute demande, il n'y a que la requête de l'objet *a*. »[16] On passe ainsi de la relation d'objet à la relation de désir. Dans l'amour mal-entendu, la tentation serait de prendre l'autre pour un possible objet *a* pouvant faire Un avec soi-même[17], alors que l'amour ne se réalise que dans l'acception d'un manque irréductible.

Dans *Psychologie des foules et analyse du moi*, Freud avait déjà noté l'existence d'un type particulier d'identification : l'identification du sujet à un *trait* de l'objet. Tous les objets d'amour du sujet porteraient un trait commun[18]. Ce « trait unaire », selon les termes de Lacan, c'est la marque du Sujet lui-même en tant qu'il est manquant, une marque inscrite dans les objets. Ainsi l'objet n'est-il pour le Sujet que la reconnaissance du désir de l'autre pour le manque qui est inscrit en lui. En se fondant sur la remarque de Freud selon laquelle le sujet endeuillé sait « qui il a perdu mais non ce qu'il a perdu » (ligne 24), Lacan reconnaît dans le « qui » l'image de l'être aimé, l'image de l'objet, qu'il note *i(a)*. Mais derrière cette image se trouve « ce que » le sujet a perdu et qu'il ignore. Le travail de deuil consiste alors à constituer ce qui se trouve caché derrière l'image *i(a)*, afin de pouvoir s'en défaire. Or il s'agit de l'objet de désir que le sujet a été pour l'autre, ce en quoi il était manquant en lui, autrement dit ce en quoi il a pu se reconnaître en lui sous le trait unaire. Lacan dira ainsi que « nous ne sommes en deuil que de quelqu'un dont nous pouvons dire "j'étais son manque" »[19]. Si « l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas », alors « j'étais son manque » signifie je lui donnais mon manque, que j'étais l'objet de son désir.

[15] J. LACAN, *Séminaire XX. Encore*, 1973, cité par J. DOR, *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris, Denoël, 1985, 2002, p.343.
[16] *Ibid.*, p.344.
[17] C'est en ce sens que la phrase de Lacan « L'Un comme tel est l'Autre » signe l'impossibilité de l'Un dans la relation d'objet.
[18] « Le sujet *est* le trait commun des objets aimés et perdus » (J.-D. NASIO, *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2001, p.118.
[19] J. LACAN, *Séminaire X.* L'Angoisse (1962-1963), Paris, Le Seuil, 2004, p.166.

BIBLIOGRAPHIE

1. Textes de référence

S. FREUD, « Pour introduire le narcissisme » (1914), in *La Vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969.

S. FREUD, « Psychologie des masses et analyse du moi » (1921), in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 2001.

S. FREUD, « Le Moi et le Ça » (1923), in *Essais de Psychanalyse*, Paris, Payot, 2001.

S. FREUD, « Deuil et Mélancolie » (1915), in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard (Folio), 1968.

S. FREUD, « Pulsions et destins des pulsions » (1915), et « Complément métapsychologique à la théorie du rêve » (1915), in *Métapsychologie*, Paris, Gallimard (Folio), 1968.

M. KLEIN, *Deuil et Dépression* (1947), Paris, Payot, 1968, 2004.

J. LACAN, *Le Séminaire, Livre IV (1956-1957), La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1998.

2. Cours

J.-D. CAUSSE, « Le Sujet, l'objet et le manque », quelques aspects du *Séminaire IV* de Jacques Lacan *: La relation* d'objet, Cours de M1 Psychanalyse, Université Paul-Valéry Montpellier III.

3. Ouvrages

J. DOR, *Introduction à la lecture de Lacan*, Paris, Denoël, 1985, 2002.

J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, 4è éd., PUF, 2004.

J.-D. NASIO, *Cinq leçons sur la théorie de Jacques Lacan*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2001.

4. Articles

C. DOSTAL DIAS, J. LE BRUN *et al.*, « L'abandon, l'autre nom de la mélancolie freudienne », in *Essaim*, 2008/1 n° 20, p.21-38.

M. DUBREUIL, « L'objet, de la relation « avec » à la relation « à », chez Freud », in *Figures de la psychanalyse*, 2009/2 n° 18, p.55-75.

B. ITHIER , « Heurs et malheurs du modèle mélancolique », in *Revue française de psychanalyse*, 2004/4 Vol. 68, p.1097-1112.

M.-C. LAMBOTTE, « La mélancolie, névrose ou psychose ? La "déception essentielle" », in *Psychanalyse*, 2009/3 n° 16, p.5-18.

É. SECHAUD, « Perdre, sublimer... », in *Revue française de psychanalyse*, 2005/5 Vol. 69, p.1309-1379.

A. VANIER, « À propos de l'objet a », in *Figures de la psychanalyse*, 2009/2 n° 18, p.39-48.

Annexe

Résumé de « Deuil et Mélancolie » (1915)

Les symptômes du deuil normal et de l'affection mélancolique sont très similaires : dépression, retrait de tout investissement du monde extérieur, incapacité d'aimer, manque d'appétence pour les activités. La seule différence réside en ceci que le mélancolique a aussi une estime de soi très dégradée, s'accompagnant de beaucoup d'auto-reproches, tandis qu'on n'observe pas ce trait clinique chez la personne endeuillée.

L'étude du travail de deuil doit donc pouvoir jeter une lumière éclairante sur les caractéristiques de la mélancolie. Le travail de deuil, en effet, consiste au lent désinvestissement libidinal d'un objet perdu, lorsque l'épreuve de réalité a montré que l'objet avait disparu. Ce travail est douloureux, car « l'homme n'abandonne pas volontiers une position libidinale » (p.148). Une fois ce travail accompli, la libido redevient libre et peut se fixer sur de nouveaux objets.

La mélancolie pourrait donc s'apparenter au deuil d'un objet inconnu. Y aurait lieu une perte, mais inconsciente. Pour nous éclairer sur la nature de cette perte, Freud s'intéresse à la particularité de la mélancolie : amoindrissement important de l'estime de soi (« délire de petitesse », p.150), et auto-reproches sévères. « Dans le deuil le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie c'est le moi lui-même » (p.150). C'est cette atteinte à l'estime de soi qui conduit le mélancolique jusqu'au suicide, c'est-à-dire qu'elle est assez forte pour terrasser l'instinct de survie, tandis que dans le deuil normal ce n'est pas le cas : la libido est rattachée à l'objet perdu, la réalité prononce son verdict : l'objet n'existe plus ; et le moi, quasiment placé devant la question de savoir s'il veut partager ce destin, se laisse décider par la somme des satisfactions narcissiques à rester en vie et à rompre sa liaison avec l'objet anéanti » (p.166).

Si toutefois l'on ne contredit pas le mélancolique quant au jugement qu'il porte sur lui, mais qu'au contraire on écoute sa plainte, qu'on accepte de considérer en effet que son moi se trouve totalement dépourvu d'intérêt, fortement critiquable, en particulier parce qu'il est incapable d'aimer correctement, on découvre alors la nature de la perte qui afflige le mélancolique : « L'analogie avec le deuil nous amenait à conclure que le mélancolique avait subi une perte concernant l'objet ; ce qui ressort de ses dires, c'est une perte concernant son moi » (p.152). Mais comment se fait-il que le mélancolique pleure son propre moi ? À ce point du raisonnement, Freud introduit une nouvelle donnée clinique : il est frappé par l'absence de sentiment de honte chez le mélancolique, qui étale sans pudeur son chagrin et les reproches qu'il s'adresse. Il en vient à conclure qu'en réalité, les mélancoliques « n'ont pas honte ne se cachent pas car toutes les paroles dépréciatives qu'ils prononcent à l'encontre d'eux-mêmes sont au fond prononcées à l'encontre d'un autre » (p.155). Pour Freud, les reproches sont ren

PAGE ÔTÉE DE CETTE VERSION

l'avait fait souffrir » (p.165), sans toutefois qu'il sache de quel objet il s'agit.

Freud ne parvient pas à tirer de conclusions quant au mécanisme du renversement de la mélancolie en manie, mais suppose que cela est dû au fait que le sujet narcissique connaît des conflits d'ambivalence plus importants vis-à-vis de l'objet, et que ce sont ces conflits qui sont actualisés lors de la perte de l'objet. Lorsque la motion de désir surmonte le conflit, la libido est alors retournée sur le moi propre et la mélancolie s'installe. Lorsque l'agressivité l'emporte, le sentiment de triomphe accompagne la perte de l'objet et c'est la manie qui apparaît.

Du point de vue topique, comme nous l'avons vu du fait que le mélancolique ignore quel objet il a perdu, une différence importante est à noter entre le deuil et la mélancolie. Dans le premier, les tentatives de détachement de la libido d'objet et les conflits d'ambivalence, qui prennent naissance dans l'*Ics,* ne sont pas barrés par la censure et peuvent librement accéder au *Pcs,* tandis que dans la mélancolie, ces conflits se voient interdire l'accès au système *Pcs.* Freud fait l'hypothèse que c'est parce que « les expériences traumatiques vécues en rapport à l'objet peuvent avoir activé un autre refoulé » (p.169). Dans ce cas, les représentations de l'objet, soumises dans l'*Ics* au processus primaire, attirent à elles d'autres investissements, par condensation et déplacement, et les conflits qui y sont attachés demeurent dans l'*Ics.* La voie que trouve la représentation pour percer à la conscience est alors la voie régressive du retrait d'investissement sur le moi : « l'investissement libidinal menacé abandonne finalement l'objet mais seulement pour se retirer sur le lieu du moi dont il était parti » (p.169).

Quant à la fin de la mélancolie, Freud ne peut que faire des hypothèses : « ce processus a la possibilité de rendre fin dans *l'Ics,* soit que sa fureur finisse par s'épuiser, soit que l'objet finisse par être abandonné comme sans valeur » (p.170).